

cœur. Aux plus misérables, la maison paternelle est un lieu de repos : il n'y a point d'indigence, ni d'afflictions d'esprit, ni de disgrâces corporelles qui les empêchent d'y trouver cette joie qui surpasse toutes les autres, le bonheur d'être aimé. Et par une prévoyance céleste, Dieu a placé dans le cœur des pères, à côté de ce trésor de tendresse commun à tous les enfants, quelque chose de plus, qui est la part surabondante de l'enfant disgracié.

Cette part, Germaine n'avait pas ; elle n'avait pas sa part légitime ; il n'y avait rien pour elle. On ne lui faisait pas sa place au foyer. A peine lui accordait-on dans la maison de son père un asile et un abri. Sa marâtre, toujours impérieuse, toujours irritée, la renvoyait dans quelque coin. Il n'était pas permis à Germaine d'approcher les autres enfants de la famille, ses frères et ses sœurs, qu'elle aimait tendrement, toujours prête à les servir, sans témoigner aucune jalousie des préférences dont ils étaient l'objet et elle la victime. L'implacable marâtre réduisait la jeune infirme à aller prendre son repos dans une étable, ou sur un tas de sarments au fond d'un couloir.

Germaine se taisait et se cachait. Dieu lui apprenait à aimer assez les souffrances pour chérir ces humiliations et ces injustices ; et, comme si sa croix lui paraissait encore trop légère, elle y ajoutait des austérités. Elle se refusa constamment toute autre nourriture qu'un peu de pain et d'eau.

Elle accomplissait en elle ce mystère de la Croix, qui est le mystère de l'amour. A l'exemple de Jésus-Christ et pour l'amour de Jésus-Christ, elle aimait ceux qui ne l'aimaient point ; et toutes ces souffrances envoyées de Dieu par le moyen des créatures ne lui faisaient haïr qu'elle-même et l'attachaient davantage à Dieu.

V

Tant de conformités avec Jésus-Christ souffrant, pauvre et persécuté, entretenaient dans le cœur de Germaine une flamme ardente pour la personne adorable de son Rédempteur. Malgré tous les obstacles qu'y mettaient sa faiblesse et ses incommodités, elle assistait tous les jours au saint sacrifice de la Messe. Les obligations même de sa profession ne l'en dispensaient pas. Pleine de confiance, elle laissait son troupeau dans la campagne et courait se réfugier aux pieds du divin Pasteur.

Sans doute, une telle conduite eût été blâmable en beaucoup d'autres, et ceux-là ont une dévotion mal entendue qui, pour la satisfaire, négligent les devoirs de leur état. Mais, de la part